Le naufrage d'un marin

Par Võ Thành Thọ JJR 1968

En cette période de fin d'année où il commence déjà à faire froid et que la nuit tombe dès 17 heures, les infos régionales de France 3 viennent d'annoncer laconiquement la mort d'un sans domicile fixe.

« Les passants du square Saint Charles dans le quinzième arrondissement de Paris ont trouvé tôt le matin le corps sans vie d'un clochard, mort de froid, couché en chien de fusil sur un banc public… »

Rien de plus banal que le décès d'un SDF parisien à l'entrée de l'hiver! Mais pour moi, plus que la mort d'un clochard anonyme, ce drame était le naufrage d'un marin que les intempéries de la vie ont fait échouer sur le macadam du quinzième arrondissement….

* * *

Cet homme, je l'ai rencontré par hasard, un jour en traversant le square. J'y ai remarqué une personne sans âge, écoutant de la musique, assis sur un banc…

Du Mozart je devinai, en voyant la boîte de CD ouverte laissée à côté du petit lecteur sur lequel étaient branchés ses écouteurs. Il me regarda et, de la main, fit un petit bonjour auquel je répondis par un sourire amical. En regardant le sac de couchage plié et un gros sac de marin posé à ses pieds, je me suis aperçu qu'il était sans toit. Ni son allure, ni son physique ne laissait supposer qu'il était clochard.

Jour après jour, en traversant ce square, nous commencions à sympathiser et je me rendis compte qu'il parlait indifféremment le français, l'anglais et l'allemand. En pensant peut–être que j'étais chinois, il m'avait même un jour adressé un « Ni Hao » amical. Dans ce quartier cosmopolite du XVè, à chaque passant qu'il connaissait et qui s'arrêtait pour lui déposer une pièce dans la casquette, il avait toujours un mot ou un brin de causette soit dans la langue de Shakespeare, soit dans celle de Goethe ou de Voltaire.

Pourquoi diable un homme qui écoutait du Mozart, du Bach… et de surcroît polyglotte faisait-il la manche dans un jardin public ? Cela m'intriguait d'autant plus que, plus d'une fois, je le surpris en train de lire certains auteurs classiques français ou britanniques. Chaque fois, comme pour se justifier, tout en refermant le livre, il me disait : « C'est pour ne pas oublier les choses que j'ai apprises auparavant, et en plus cela me fait passer le temps…. »

J'ai appris peu à peu, au gré des conversations, qu'il était dans la marine marchande et jusque dans les années soixante dix, il naviguait encore dans plusieurs cargos qui faisaient escale dans les plus grands ports du monde. C'est ainsi qu'il a connu Hambourg, New York, San Francisco, Rio de Janeiro, Le Cap, Casablanca, Dakar, Shanghaï, Hong Kong et même….Saïgon.

De sa vie de globe trotter des mers et océans, il ne lui restait probablement que ce gros sac fourre-tout de marin sur lequel étaient cousus les écussons des ports qu'il avait fréquentés.

Pourquoi et comment avait-il quitté sa vie de marin–aventurier pour atterrir sur les berges de la Seine, il ne me l'avait jamais dit. Quant à moi, je respectais trop sa vie et ses souvenirs pour lui poser la question….même si ce n'était sûrement pas l'envie qui me manquait.

Tout ce que je savais c'est que de son banc, sur lequel il s'appuyait comme un marin sur le bastingage d'un navire, il regardait passer les gens de toutes les couleurs parlant des langues qu'il avait probablement entendues ou même pratiquées dans son autre vie….. C'était certainement sa façon à lui de se remémorer sa vie d'antan lorsqu'il croisait le monde entier à chaque escale.

En l'observant dans ces moments là, je devinais à travers son regard qu'il rêvait encore aux horizons lointains, là où le ciel bleu se confondait avec la mer chaude et le sable blanc….. Et ces flots des gens qui, en fin de semaine, traversaient le petit square, comme dans une tour de Babel, devaient lui rappeler les vagues étourdissantes qui, jadis, faisaient tanguer son navire en pleine mer des Caraïbes, dans le triangle des Bermudes…

C'est aussi, en voulant certainement se rappeler ses escales africaines du Cap ou de Dakar, qu'il cherchait à partager son maigre butin en envoyant par l'intermédiaire d'une église protestante de la place des petites pièces jaunes aux écoliers d'un village du lointain Burkina Faso pour l'achat de quelques cahiers et livres scolaires. En retour, il recevait de ses « petits protégés » des dessins naïfs sur lesquels étaient écrits des « Merci Tonton » ou « Merci Papa » bien appliqués. Ces trophées faisaient sa fierté quand il nous les montrait.

« Ce sont mes enfants d'Afrique qui me l'ont envoyés …. » répétait-il à chacune de ses connaissances. C'était toujours avec la même émotion qu'il montrait les dessins, que la conversation avec les passants soit faite en anglais ou en français.

Un jour il m'a remis deux livres, « Le dernier des Mohicans » et «Les trois mousquetaires », pour mon fils qui venait d'entrer au collège, en me disant : « Il faut que les jeunes apprennent à aimer la lecture comme nous. De notre temps où il n'y avait pas de Gameboy, c'était notre distraction préférée. » . C'était encore avec son maigre butin recueilli en fin de journée qu'il a payé ces bouquins dans une petite librairie en face du square.

La dernière fois que le l'ai vu en ville, sac de couchage au dos, les réverbères du XVè étaient déjà allumés et il faisait un froid qui rendait douloureux oreilles et nez mal couverts. Je lui ai proposé mon hospitalité qu'il a refusée poliment en me faisant savoir qu'il trouverait toujours un refuge pour cette nuit glaciale….

Depuis cette rencontre, je ne l'ai plus jamais revu jusqu'au soir où j'ai entendu cette nouvelle laconique diffusée par FR3 dans sa rubrique des « faits divers ». J'avais espéré égoïstement que cela soit un autre SDF mais le pasteur de la petite église voisine m'a confirmé quelque temps après qu'il s'agissait bien du « mien »… Il a été enterré dans « le carré des inconnus » au Père Lachaise réservé à l'époque aux indigents et autres prolétaires !

Venu sans grade des mers lointaines, il est retourné sans faire de bruits au fond des terres parisiennes en emmenant avec lui tout le mystère d'une vie d'aventurier ayant vogué à travers monts et vaux.

Maintenant chaque fois que je traverse le square, une mélancolie indéfinissable m'envahit. J'ai appris à cette occasion que l'on peut éprouver une immense tristesse à la disparition d'une personne que l'on a, somme toute, si peu connue.

Il s'appelait Gunther S……

Võ Thành Thọ (JJR 1968)

PS : En relatant ce fait divers, mon simple souhait est que le souvenir du bref passage de Gunther dans ce square du XVè ne soit pas complètement noyé dans l'oubli comme l'est une goutte d'eau se confondant dans l'immensité de l'océan.